

Introduction

Francine Kaufmann

Volume 43, Number 1, mars 1998

La traduction et l'interprétation en Israël
Translation and Interpreting in Israel

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/003291ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/003291ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (print)

1492-1421 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Kaufmann, F. (1998). Introduction. *Meta*, 43(1), 5–9.
<https://doi.org/10.7202/003291ar>

INTRODUCTION

Ce numéro spécial de *Meta*, consacré à la terminologie, à la traduction et à l'interprétation en Israël, paraît à un moment privilégié de l'histoire du jeune État juif. Il y a en effet tout juste cinquante ans que naissait, le 14 mai 1948, cet État héritier de l'Israël biblique et antique, installé sur une terre d'où la majeure partie du peuple juif avait été exilée à l'époque romaine mais où une petite communauté juive n'avait cessé de vivre et de s'enrichir de pèlerins et d'immigrants venus des quatre coins du globe, notamment dans les quatre 'villes saintes' (pour le judaïsme) de Jérusalem, Hébron, Safed et Tibériade.

L'année écoulée (1997) a également été l'occasion de célébrer, en Israël, d'autres anniversaires significatifs : le centenaire du premier Congrès sioniste de Bâle, en 1897, marquant la naissance officielle du mouvement politique aspirant à un retour à Sion du peuple juif dispersé, les quatre-vingts ans de la Déclaration Balfour, par laquelle le gouvernement britannique proclamait, le 2 novembre 1917, son soutien à l'établissement d'un foyer national juif en Palestine (la Grande-Bretagne recevant peu après de la S.D.N. un mandat sur la Palestine). Puis, juste après la Shoa, l'Assemblée générale des Nations Unies votait, il y a cinquante ans, le partage de la Palestine en deux États (le 29 novembre 1947). D'autres commémorations ont eu lieu l'an dernier : le trentième anniversaire de la réunification de Jérusalem, à la suite de la guerre des Six jours (juin 1967), le vingtième anniversaire de la visite historique à Jérusalem du président égyptien Anouar El Sadate, en novembre 1977, entamant le processus de paix israélo-arabe... et même le dixième anniversaire de l'Intifada (la 'guerre des pierres', 1987), incitant à une recherche plus intense d'une solution au conflit israélo-palestinien.

Si l'on ajoute, à ces anniversaires politiques, le fait qu'en 1997 l'on discernait, pour la première fois, un prix Israël de traduction littéraire le jour de Yom Haatsmaout (la fête de l'Indépendance), sachant que le prestigieux prix Israël honore une personnalité israélienne qui a consacré toute sa vie à un domaine scientifique et culturel dans lequel il s'est illustré, tandis que la seule école d'interprètes et de traducteurs du pays (celle de l'Université Bar-Ilan) fêtait, toujours en 1997, son vingt-cinquième anniversaire, on comprend que ce numéro spécial de *Meta* arrive à point nommé pour constituer une sorte de bilan des réalisations israéliennes et du développement de la traduction dans ce pays qui fête son jubilé.

Choisir les thèmes conducteurs de ce numéro spécial n'a pas été chose facile. On trouve en effet en Israël des chercheurs dispersés dans les diverses institutions d'enseignement supérieur : les cinq universités (de Jérusalem, Tel-Aviv, Haïfa, Bar-Ilan et Ben-Gourion du Neguev, sans compter «l'université ouverte»), les instituts technologiques (le Technion de Haïfa et l'Institut Weizmann de Re'hovot) et d'autres collèges ou séminaires de niveau universitaire. Certains sont des spécialistes de réputation mondiale dans leur domaine (tels Gideon Toury, en traductologie, Emmanuel Tov pour la traduction biblique des Septante, Sasson Somekh pour la traduction hébreu-arabe). La plupart appartiennent à des facultés ou des instituts pour lesquels la traduction n'est qu'une activité corollaire de la discipline étudiée (littératures, langues, linguistique, communication, sociologie, sciences et technologies, études juives, religions...). Certains sont membres néanmoins d'associations internationales regroupant des traducteurs : comme l'E.S.T. (*European Society for Translation Studies*), A.I.L.A. (dont la branche israélienne, I.A.A.L., *Israeli Association*

for *Applied Linguistics*, organise depuis 1973 des conférences annuelles dans lesquelles la traduction occupe régulièrement une place de choix), la F.I.T. (par le canal de l'Association des Traducteurs d'Israël), ou la région-Israël de l'A.I.I.C. (Association Internationale des Interprètes de Conférence). On en retrouve d'autres dans l'annuaire des historiens de la traduction (publié au Canada par Jean Delisle), ou dans des listes de chercheurs engagés dans des projets de recherche conjoints avec l'étranger. Mais à dire vrai, le cloisonnement des disciplines où intervient la traduction reste encore suffisamment étroit pour que beaucoup de ces chercheurs israéliens s'ignorent, en toute bonne foi.

Par nécessité, et par volonté de faire un choix qui illustre de manière exemplaire la spécificité de la recherche et de la pratique traductionnelle en Israël, on s'est donc limité, dans ce numéro spécial, à n'aborder que quelques aspects contemporains de la vie de la traduction dans l'État hébreu.

Première partie : terminologie hébraïque

La première partie de ce numéro spécial est exclusivement consacrée à l'œuvre terminologique et lexicographique de l'Académie de la langue hébraïque. Instituée en 1953 par une loi de la *Knesset* (le parlement) pour relayer le Comité (pré-étatique) de la langue hébraïque, fondé en 1889 à l'initiative d'Éliézer Ben-Yehouda, le père de la renaissance de l'hébreu, l'Académie s'attache à favoriser et à canaliser le développement de l'hébreu israélien.

Rappelons ici que l'hébreu est l'une des langues les plus anciennes du globe, vieille, sans doute, de trois mille cinq cents ans. C'est la langue de la riche littérature biblique et talmudique et d'un vaste corpus (qui traverse les siècles de manière ininterrompue) de littérature rabbinique, de poésie liturgique et profane, de correspondance entretenue entre les communautés juives dispersées. Langue sacrée pour les juifs (du culte, du rituel et de l'étude), elle reste également à travers les siècles une langue profane, utilisée à l'écrit pour la communication internationale. C'est aussi la langue dans laquelle s'effectuèrent, au Moyen Âge, les traductions des chefs d'œuvre de la littérature mondiale, d'abord par le canal de l'arabe, en Espagne et en Provence; puis, à partir des langues européennes, après la Renaissance, au XVI^e siècle, en Italie; enfin en Europe centrale et orientale lorsque des écrivains juifs décident (dès le milieu du XVIII^e siècle) de créer une presse et une littérature moderne en hébreu (c'est la *Haskala*, le mouvement juif des Lumières). C'est par le biais de ces traductions que l'hébreu garde au fil des siècles une certaine vigueur, s'enrichissant de néologismes et d'emprunts, assouplissant sa morphologie et sa syntaxe. Dans sa variante orale, l'hébreu sert de langue vernaculaire de communication avec des juifs étrangers. Employé par les voyageurs et les commerçants juifs, il reste partiellement parlé par le *Yichouv* (la communauté juive de Palestine) qui avait même fondé en 1563 la première imprimerie du Moyen-Orient, à l'époque de l'âge d'or de la Kabbale de Safed. En 1860, tandis que s'édifient les premiers quartiers juifs en dehors des murailles de la Vieille Ville, à Jérusalem, deux journaux paraissent régulièrement en hébreu, dans la ville sainte. La première grande vague d'immigration contemporaine pré-sioniste en Palestine, en 1880, trouve déjà un terreau fertile et si Ben-Yehouda décide de ne plus parler que l'hébreu et de créer les néologismes indispensables à son usage dans tous les domaines de la vie quotidienne, c'est bien parce que l'hébreu n'avait jamais cessé d'être utilisé et que sa renaissance comme langue quotidienne d'un peuple dispersé était rendue possible par le réseau de locuteurs existant à son époque.

Quoi qu'il en soit, la systématisation de l'œuvre de renaissance de la langue hébraïque a bien été le fait du Comité de la langue hébraïque et de son héritière, l'Académie. Cette entreprise, qui a permis de regrouper la population juive, arrivant en Israël des quatre coins du globe, autour d'un seul noyau linguistique vivifié et modernisé pour répondre aux

développements de la civilisation, sans renoncer pour autant au riche substrat biblique et talmudique, est considérée par beaucoup comme un 'miracle' et comme l'un des succès incontestés du retour juif à Sion.

C'est pourquoi nous avons résolu de présenter, ici, les modalités de travail de l'Académie de la langue hébraïque, exposées par son président, le Pr. Moché Bar-Acher. Il définit les fonctions statutaires de l'Académie, décrit ses activités de normalisation de la langue et de canalisation de son développement. Nous avons ensuite donné la parole, autour du Pr. Israël Yevin, à des responsables de l'équipe de rédaction du *Dictionnaire historique de la langue hébraïque*, l'un des premiers au monde à avoir utilisé l'informatique (dès 1959). Puis, quittant le siège de l'Académie, à Jérusalem, nous sommes montés à Haïfa, au Technion (l'institut technologique d'Israël, établi dès 1912) pour y découvrir l'œuvre de création et de normalisation de la terminologie scientifique et technique par l'antenne scientifique de l'Académie. Le Pr. Shragga Irmay, membre de l'Académie de la langue hébraïque, fondateur et ancien président du CCTT (Comité Central de Terminologie Technologique), et son fils Ron Irmay (Technion) rendent compte successivement de la méthodologie et des principales réalisations en matière de néologie et de lexicologie scientifique.

Certes, l'Académie de la langue hébraïque n'est pas la seule instance créatrice de l'hébreu israélien : écrivains, dramaturges, journalistes, traducteurs, lexicographes, hommes politiques mais aussi soldats, étudiants, etc. contribuent à enrichir et à influencer le développement de la langue écrite et parlée, des argots et des jargons professionnels. Il n'en reste pas moins que l'Académie, de par son statut officiel, joue un rôle prépondérant et représentatif qui justifie, à nos yeux, une description approfondie.

Deuxième partie : l'École de Tel-Aviv : pour une théorie de la traduction littéraire

La seconde partie du numéro est consacrée à l'une des tendances de la traductologie contemporaine, défendue et représentée en Israël, dès la fin des années 60, par ce qu'il est convenu d'appeler : 'l'École de Tel-Aviv' ou encore la 'théorie normative' de la traduction littéraire, illustrée par Itamar Even-Zohar (théorie des polysystèmes), Gideon Toury (approche descriptive) et par leurs disciples. Certes, d'autres écoles traductologiques ont trouvé place en Israël (linguistique appliquée à la traduction, '*discourse analysis*', 'école interprétative', approche historique...). Mais seule 'l'École de Tel-Aviv' a donné lieu à la constitution d'un véritable groupe de chercheurs et d'auteurs, clairement identifiés. C'est pourquoi nous lui avons accordé une place privilégiée dans ce numéro, sans pour autant considérer que les autres tendances ont engendré des travaux moins dignes d'intérêt.

Lorsque nous nous sommes adressés aux figures de proue de ce groupe, (établi dans le cadre de l'École de poétique et de sémiotique de l'Université de Tel-Aviv), elles ont souhaité que la description des travaux effectués (théorie, recherche descriptive et sciences appliquées) ne soit pas rédigée par elles mais plutôt par l'un de leurs disciples. C'est donc Rachel Weissbrod (aujourd'hui enseignante et chercheur) qui expose les idées fondamentales de l'école et retrace son développement et son ouverture sur d'autres domaines que la littérature. Elle évalue sa place et son influence dans le champ des '*Translation studies*'.

Nous avons ensuite demandé à cinq représentants de l'école de Tel-Aviv de nous offrir des monographies susceptibles, d'une part, d'éclairer cette approche descriptive, fondée notamment sur l'identification des normes socio-littéraires (des critères d'acceptabilité par le public cible) qui guident les choix des traducteurs et, d'autre part, d'illustrer certains aspects spécifiques de l'histoire de la traduction littéraire dans le Yichouv et en Israël.

C'est ainsi que le Pr. Zohar Shavit, qui seconde Gideon Toury à la tête du nouveau groupe de recherche qu'il dirige dans le cadre de l'Université de Tel-Aviv (*Culture Research Group, School of Cultural Studies*) éclaire le rôle joué en Palestine par la traduc-

tion de la littérature mondiale en hébreu sur le développement de la littérature hébraïque moderne de l'époque pré-étatique, à travers une description du statut réciproque de la littérature originale et de la littérature traduite. Rina Ben-Shahar (qui enseigne aujourd'hui à l'Université de Haïfa) traite des changements qui affectèrent la culture hébraïque entre les années 1940 et 1970 en terre d'Israël à travers l'analyse des traits linguistiques et stylistiques qui caractérisent, durant cette période, la traduction en hébreu de 180 pièces de théâtre (125 anglophones et 55 francophones) et l'appréciation de la place relative occupée par ces deux sous-systèmes, dans le théâtre israélien. Elle évalue également le poids accordé aux traits de la langue parlée et leur reflet dans la langue des dialogues de théâtre. Nitsa Ben-Ari (traductrice littéraire, directrice de collection et enseignante à l'Université de Tel-Aviv) aborde un aspect, non spécifique à Israël : les stratégies de traduction face au phénomène des répétitions (souvent délibérées en littérature). Elle montre que, même dans le cas de la littérature classique ('canonisée'), le traducteur (quelle que soit sa culture cible) a tendance à éviter les répétitions, soit en les supprimant, soit en remplaçant l'un des termes par un synonyme, soit en recourant à d'autres stratégies, universellement répandues. À ses yeux, éviter les répétitions est l'une des normes les plus fréquentes, en traduction. Au point qu'il serait plus approprié de parler d'un des 'universaux' de la traduction.

Les deux derniers auteurs de cette partie se livrent à une étude 'en miroir' de la traduction (littéraire et non littéraire) issue du contact des civilisations hébraïque et arabe. Certes, bien d'autres couples de langues auraient pu donner lieu à des études comparatives. Mais la place étant comptée dans ce numéro, il nous a semblé que la situation géopolitique et sociolinguistique particulière d'Israël (seule entité juive et hébraïque du Moyen-Orient, au confluent de deux continents — l'Asie et l'Afrique — dotée d'une minorité et entourée de voisins arabophones) justifiait de privilégier ce couple de langues tout en continuant d'illustrer l'approche 'normative' de l'École de Tel-Aviv. Hannah Amit-Kochavi (qui enseigne la traduction de l'arabe au Collège Beyt Berl) éclaire donc le volet «arabe en hébreu» tandis que Ma'hמוד Khayal (qui termine son doctorat avec Gideon Toury et édite des traductions en arabe pour l'Institut israélien de traduction de la littérature hébraïque) illustre le volet «hébreu en arabe». Les deux études montrent bien la part que prennent les préjugés et les parti-pris de la politique culturelle dans les choix des éditeurs et des traducteurs, ainsi que l'influence de l'évolution du conflit au Moyen-Orient et des débuts du processus de paix sur le volume et la nature des traductions. Elles tentent de tracer un profil des traducteurs, d'apprécier la diffusion des traductions et leur réception par le public des lecteurs, israéliens et arabes.

Troisième partie : Aspects divers de la traduction en Israël

La dernière partie de ce numéro spécial réunit diverses contributions susceptibles d'éclairer la pratique traductionnelle en Israël. Dans un préambule, nous avons tenté de présenter l'environnement du traducteur israélien : les possibilités offertes par le marché, l'organisation professionnelle, la formation des traducteurs et les structures d'encouragement de la traduction littéraire.

Nous avons ensuite reproduit, en traduction anglaise, un article paru dans *Targuima*, le bulletin de l'Association israélienne des traducteurs, rédigé à la suite d'une conférence prononcée par Abraham Robinson, directeur d'une agence de traduction spécialisée dans la traduction arabe (Kadim), lors d'un colloque international organisé au Technion sur le rôle de la traduction dans les transferts de technologie. Bien que non universitaire, cet article détaillant les besoins spécifiques du marché israélien de la traduction arabe, complète avantageusement les études de Hannah Amit-Kochavi et de Ma'hמוד Khayal.

Suivent alors deux études sur l'interprétation simultanée en Israël : l'une offrant des éléments pour une histoire de la profession, l'autre abordant un aspect plus spécifique :

l'interprétation pour les tribunaux, par l'une des spécialistes déjà reconnue par la communauté scientifique internationale : Ruth Morris. Dans le sillage de ce dernier article, Miriam Shlesinger, de l'Université Bar-Ilan, analyse le récent livre de Ruth Morris (écrit en collaboration avec Joan Colin) : *Interpreters and the Legal Process*.

Nous avons souhaité également esquisser certains des aspects les plus caractéristiques de la traduction audiovisuelle en Israël (pays où la télévision n'a été introduite qu'il y a trente ans, en mai 1968, et où le monopole de la chaîne unique n'a été brisé qu'il y a cinq ans, en 1993). Cet article rend compte des réalités socio-culturelles du paysage audiovisuel israélien et des différentes contraintes linguistiques, politiques, techniques et financières qui contribuent à orienter son développement et les choix en matière de traduction AV.

La traduction d'anglais en hébreu (et accessoirement d'hébreu en anglais) est devenue, récemment, l'une des options offertes aux lycéens des grandes classes. Trois chercheurs de l'Université Ben-Gourion du Néguev (à Beer-Shéva) apprécient scientifiquement les progrès spécifiques accomplis par les élèves de ces filières et tirent des leçons susceptibles d'intéresser l'ensemble des enseignants d'anglais (langue étrangère) à travers le monde.

Nous avons tenu à refermer ce numéro sur un sujet éminemment symbolique en terre d'Israël (que beaucoup continuent d'appeler : «la Terre sainte» ou «la Terre promise»). Il s'agit de la traduction des textes sacrés. Parmi tous les aspects possibles, nous avons choisi d'offrir une monographie sur un traducteur d'exception, relativement peu connu des traductologues (même s'il jouit d'une réputation internationale dans les milieux judéo-chrétiens). André Chouraqui, traducteur installé à Jérusalem depuis 1958, offre la particularité d'avoir réussi à traduire seul, en l'espace de vingt ans, (soutenu tout de même par une équipe de conseillers et de réviseurs), les textes sacrés des trois religions du Livre : la Bible hébraïque, le Nouveau Testament et le Coran. Notre étude trace le portrait et la biographie de ce traducteur non conformiste et aborde quelques aspects de sa méthodologie.

Nous sommes conscients que les thèmes et les textes choisis ne recouvrent nécessairement qu'une partie restreinte des réalités rencontrées dans un pays petit (six millions d'habitants juifs et arabes, début 1998), mais particulièrement complexe de par son histoire et son multilinguisme. Certains des textes ont été remis à la rédaction dès 1996, d'autres reflètent les derniers développements survenus dans leur domaine. Mais nous espérons que les lecteurs sauront distinguer les lignes de force qui se dégagent de l'ensemble des contributions et profiter des références bibliographiques pour élargir le panorama proposé.

N.B : sur l'histoire des traditions hébraïques de traduction, nous invitons les lecteurs à lire l'article de Gideon Toury : «Hebrew Traditions», dans *Encyclopedia of Translation Studies*, éd. Mona Baker, Routledge Press (1997).

FRANCINE KAUFMANN
Université Bar-Ilan, Ramat-Gan, Israël